

De quelques genres mineurs

Andrée Fortin

Number 29, October–November 1987

Le sport a des lettres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20871ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortin, A. (1987). De quelques genres mineurs. *Nuit blanche*, (29), 49–51.

DE QUELQUES GENRES MINEURS

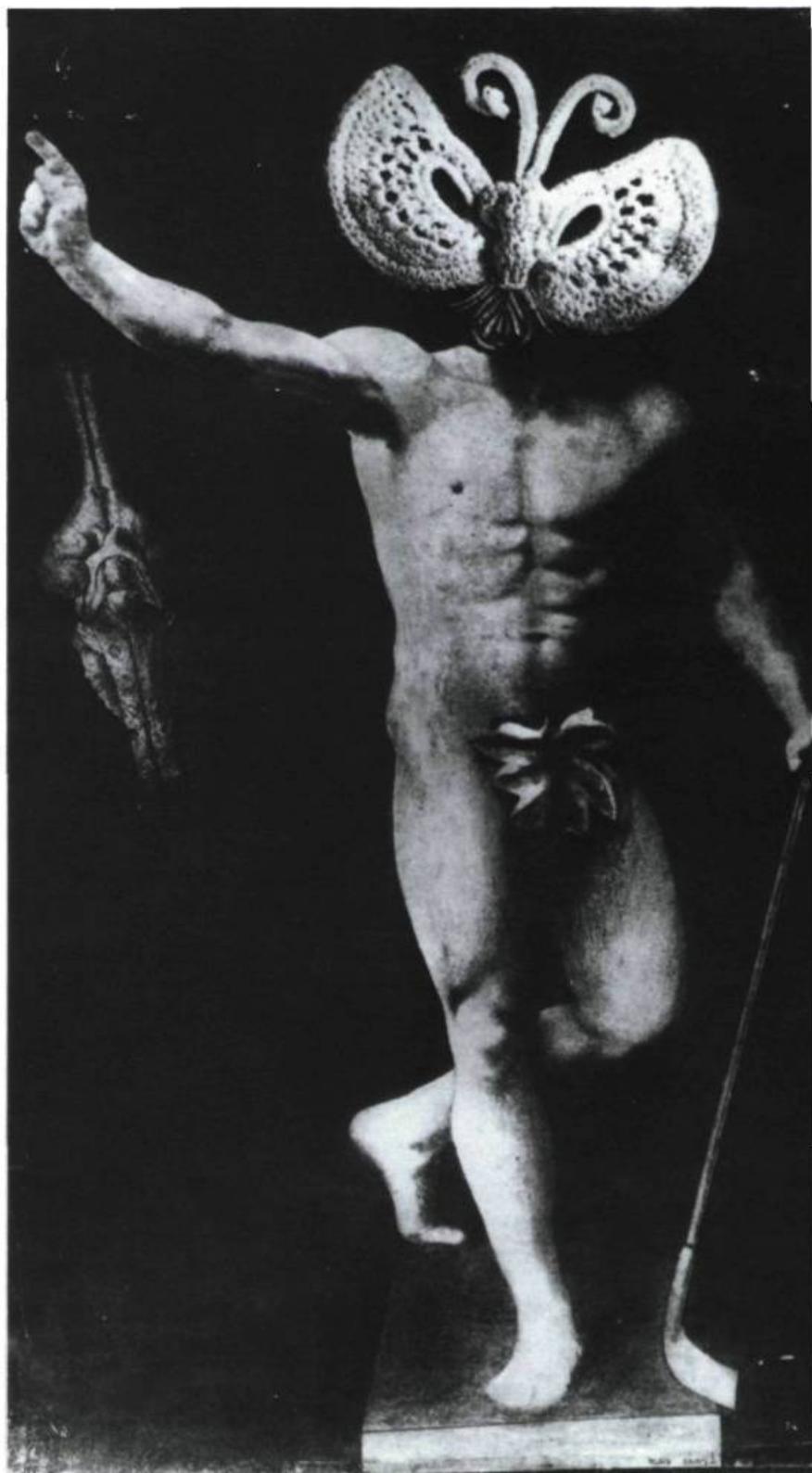
par *Andrée Fortin*

Les clichés, préjugés et idées reçues altèrent notre perception des phénomènes sportifs et de la littérature consacrée au sport. Ayant remplacé dans la pensée contemporaine le diable insaisissable, omniprésent et malveillant de l'époque médiévale, l'idéologie véhiculerait l'idée qu'il est bon de faire du sport, surtout quand on a moins de 18 ans; cela chasserait les mauvaises pensées. Par ailleurs, la vulgate progressiste explique comment le sport est une constituante fondamentale, voire un appareil idéologique d'État, dans la société de consommation: comme dans la Rome décadente, on offre au peuple du pain et des jeux. Sans compter qu'il y aurait des sports plus nobles que les autres, contribuant davantage au développement personnel, les moins violents évidemment (le patinage «artistique», pas le hockey).

Cela ne doit pas nous empêcher de voir et d'apprécier l'immense production verbale consacrée au sport, d'autant plus difficile à repérer qu'elle loge à même des genres dits mineurs, dans des publications spécialisées, revues, magazines, dans la presse quotidienne et ... dans la tradition orale (folkloristes du XXI^e siècle, à vos magnétophones!).

Pages et tirages

Qui dit littérature populaire dit littérature éphémère. Faut-il en conclure qu'il ne s'agit pas de *grande* littérature? Grande, elle l'est tout au moins en termes de tirage et de nombre de pages. Quoi qu'en dise Pierre Bourdieu qui distingue l'art légitime s'adressant à un public restreint de l'art commercial (donc de pacotille...), je connais bien des magazines culturels qui ne détesteraient pas bénéficier d'une diffusion comparable à celle de la revue *Sentier chasse et pêche* qui rejoint 400 000 lecteurs par mois avec un tirage équivalent à celui de *Croc* (i.e. entre 70 000 et 80 000 copies). Le tirage n'est pas tout, il y a aussi la variété: une visite dans n'importe quelle tabagie ▶



«Ah, si Perron avait fait jouer Max Ernst au centre!» — Max Ernst, *La santé par le sport*.

nous apprend que le nombre de revues consacrées aux sports est considérable et qu'elles sont spécialisées: voile, ski, chasse et pêche, etc... Un coup d'œil dans les journaux révèle par ailleurs que le nombre de pages qu'on y consacre au sport (variable selon qu'on loge rue Frontenac, Saint-Sacrement, Saint-Jacques ou Saint-Vallier) laissent penaudes les sections d'information culturelle, économique et politique.

Tout est dans la manière

Encore faut-il savoir comment on les lit, ces journaux. Réponse: le commun des mortels commence par la fin, c'est-à-dire par les sports. Un trajet en autobus ou en métro à l'heure de pointe, une tournée des bureaux et des salles de cours entre 8h30 et 9h30 convaincra les sceptiques. Si on repasse dans lesdits lieux de travail et d'enseignement à l'heure de la pause, on sera à même de constater que l'actualité sportive est commentée bien davantage que l'actualité politique. Tout le monde a son commentaire sur la partie de la veille, et son commentaire sur le commentaire du journal!

Qui disait qu'on consomme passivement le sport dans la civilisation des loisirs? Tous s'en mêlent, jugent, jaugent, apprécient. On discute des parties importantes

et des Séries longtemps avant, longtemps après.

Tout le monde il est expert

Les pages et les publications consacrées aux vedettes du show bizz adoptent le mode du potinage; on peut vraiment parler à leur sujet de consommation passive, de rêve entretenu. Les pages sportives, pour leur part, sont toutes en débats, analyses, polémiques: on s'adresse à un public averti, à des spécialistes. On ne s'improvise pas lecteur du cahier des sports, il faut connaître ses classiques, ses dates, ses grands noms... et suivre les matches sans discontinuer car la conjoncture et les classements bougent vite!

Le sport, domaine d'expertise populaire: il faut écouter les innombrables lignes ouvertes: «Bergeron aurait dû envoyer cette ligne-là dix minutes avant la fin de la troisième!» Le débat s'engage, on est entre experts: ce n'est pas que tout un chacun soit *gérant d'estrade*, c'est qu'on s'investit dans le sport à l'occasion d'une formidable prise de parole populaire.

On s'investit plus dans le sport que dans la politique, plus dans *Lance et compte* que dans le patrimoine, plus dans la rivalité Canadiens-Nordiques que dans les vieilles chicanes entre les Bleus et les Rouges (quoique le



Patrice Rémia

Tennis: En plus des pages de Saretsky et Donleavy dont on trouvera la recension dans ces pages, le tennis tient une belle place dans *Cœurs de sable* de Loustal et Paringaux (Casterman, 1985), dans le cycle *Jari* dessiné et scénarisé par Raymond Reding, dans *Les grandes marées*, roman de Jacques Poulin (Leméac, 1978) dans lequel le protagoniste, traducteur de bandes dessinées, Teddy Bear, voudrait bien vivre seul sur une île du Saint-Laurent avec une machine à lancer des balles. Le tennis a un rôle limité dans *Le stade de Wimbledon* de Daniel Del Giudice (Rivages, 1985) en dépit de ce qu'annonce la superbe couverture de Paolo Guidotti montrant Jack Kramer au service, de même que dans *L'inconnu du Nord-Express*, premier roman de Patricia Highsmith (Presses pocket n° 2570), porté à l'écran par Hitchcock. Deux curiosités enfin: un thriller de l'ancien champion Ilie Nastase, *Tie break* (Laffont, 1985) sur les dessous pas toujours jolis-jolis du tennis et *Dioptrique* de René Descartes (!) qui déduit certaines lois de la réflexion optique du rebond de la balle dans ce qui fut l'ancêtre du *lawn tennis*, le jeu de paume. ●

Cyclisme: «Le dernier», nouvelle de Marcel Aymé (*Le nain*, Folio n° 912), commence ainsi: «Il y avait un coureur cycliste qui s'appelait Martin qui arrivait toujours le dernier.» La littérature, surtout celle d'Aymé, aime prendre à contre-pied. Elle peut néanmoins être sensible au mythe du vélo, comme «Le Tour de France comme épopée» de Roland Barthes (*Mythologies*, Seuil, 1957) qui nous ramène à l'époque de Louison Bobet ou *Sur le Giro* de Dino Buzzati sur l'affrontement du vieillissant Gino Bartali et du campionissimo Fausto Coppi (Laffont, 1984). Aussi à lire *Joies de la bicyclette* d'Antoine Blondin (avec Michel Delor et Jean Durry; Hachette, 1977) et «L'espion» de l'écrivain danois Peter Seeberg (dans *L'enquête*, Arcane 17, 1984). ●



Patrice Rémia

Le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir

Les journalistes, généreux de nature, utilisent volontiers l'expression quel que soit le métier concerné. Il leur arrive parfois d'appliquer le programme à la lettre, comme l'ont fait épisodiquement Albert Laberge (l'auteur de *La scouine* a été chroniqueur sportif à *La Presse* pendant 38 ans) et Réjean Tremblay (qui prépare dans la foulée de *Lance et compte* une nouvelle télésérie inspirée du sport). On sait qu'à l'inverse Hemingway collaborait régulièrement au *Sports Illustrated* (la mise en

scène du musée de Finca Vigia, près de La Havanne, a tenu compte de la chose: un exemplaire de la revue a été négligemment jeté sur le lit de l'ancienne résidence de Papa), que James A. Michener, le romancier à succès (*Pologne, Alliance*) a écrit *Sports in America* (Random House, 1976), livre «sérieux comme ceux qui font du sport». Il y souhaite que «les sombres petits énervés aux propos désobligeants pour les athlètes choisissent un jour un personnage comme Ken Dryden pour construire un roman» bien que personnellement il choisirait plus volontiers le baseballeur Jimmy Foxx.

ciel soit bleu, et l'enfer rouge, comme tout résident de la ville de Québec le sache fort bien). Dans les querelles sportives (attention, je ne parle pas des sempiternelles rixes sur la patinoire), il y a un honneur municipal en jeu, un *Nous* qui se crée; la *fierté se trouve une ville* quand une équipe accède aux *Séries*.

On a prise sur le sport. Peut-être que les sportifs, au contraire des politiciens (notables, instruits, beaux parleurs) sont sortis du rang grâce à leurs efforts; ce sont des *working class heroes* issus des classes populaires: on sait que *a working class hero is something to be*.

Du grand style

Vous direz que je m'emporte, qu'il ne suffit pas de noircir des pages pour accéder à la littérature, ni de prendre la parole; il faut encore le style. Mais justement, ici on est servi. Quel vibrato sur les ondes que celui du partisan indigné d'une décision de l'arbitre ou de l'entraîneur! Que dire du lamento des supporters dont l'équipe s'est fait laver deux ou trois fois de suite! Les tragédies grecques et celles du Grand Siècle ont du mal à trouver de nos jours des interprètes rendant avec justesse les accents de la passion, du désespoir et de l'honneur bafoué. Les

Les auteurs de la série noire ont parfois commencé leur carrière dans le journalisme sportif. Tel a été le cas William Robert Cox (passé au polar à 53 ans après avoir longtemps écrit des *pulps* sportifs pour *Argosy*), Raoul Whitfield, John Dann MacDonald, Willis Todhunter Ballard et Horace MacCoy, auteur d'*On achève bien les chevaux* qui, s'il n'est pas un roman sur le sport, n'en révèle pas moins de manière implacable l'envers de la *performance* dans les marathons de danse (Folio n° 962). Mentionnons enfin *La peur au ventre* de Stanley Ellin (Carré noir n° 409) qui raconte la vengeance par son fils d'un athlète jadis humilié par un chroniqueur sportif.

Certains sémanticiens, linguistes et sémioticiens ne dédaignent pas s'encanailler, Umberto Eco dans *Tarzan, Superman et Sherlock Holmes*, par exemple. C'est ainsi qu'on doit «Le monde où l'on catche» et «Le Tour de France comme épopée» à Barthes (*Mythologies*) et «Terre écrite» à Jean-Pierre Richard (*Pages paysages*, Seuil, 1984), un court essai qui mêle Ponge, Paulhan, désir et pétanque... ●

Hockey: Alors qu'on souligne partout sa place dans notre culture, le hockey est singulièrement absent de notre littérature. Bien sûr une scène au Forum, une allusion aux reportages télévisés — avec la présence magique de celui qui a survécu aux Bou-

chard, Richard, Béliveau et Parent: René Lecavalier — seront utiles pour camper un personnage dans ses habitudes et manies — même Henri Vernes l'avait compris dans *Terreur sur la Manicouagan*, cuisant d'abord Bob Morane et Bill Ballantine à l'étuvée d'un match entre le Canadien et les Maple Leafs. Bien sûr, l'an dernier, une référence importante (quoique bibliographiquement tortueuse) s'est ajoutée: *Lance et compte*, roman de Renald Tremblay d'après le scénario de Louis Caron et Réjean Tremblay (La Presse, 1986). Il appartiendra à Denis Côté d'inscrire la prochaine, soit la suite de son *Hockeyeurs cybernétiques* (1983), chez un éditeur (Paulines) qui avait déjà publié *Le tournoi* de Jean Benoît (1977). Du hockey au théâtre, la Ligue Nationale d'improvisation (sur laquelle Robert Gravel publie un essai aux éditions Leméac, en octobre) nous a appris qu'il n'y avait qu'un pas, ce que savaient déjà les dramaturges Jean Barbeau (*La Coupe Stainless*, Leméac, 1974, une «épopette-balai» étudiant les relations père-fils), et André Simard (*La soirée du hockey*, Leméac, 1974).

On a souvent rapproché les scènes de hockey futuriste et cruel de *La foire aux Immortels* (Dargaud, 1980) du bédéiste français d'origine yougoslave Enki Bilal de celles du film de Norman Jewison *Rollerball* (adapté de la nouvelle «The RollerBall Mur-

apprentis comédiens devraient synthoniser les lignes ouvertes sur le sport, surtout que le théâtre n'a jamais été aussi populaire que depuis qu'il se joue sur une patinoire — il existe désormais des ligues mineures et pee-wee d'impro dans les polyvalentes et les cégeps.

Je me demande même si le sport et ses péripéties n'ont pas remplacé dans nos quotidiens les grands feuilletons du XIX^e siècle. Les journalistes sportifs ont emprunté aux feuilletonnistes leur style fleuri, moult figures de style et métaphores qu'ils combinent de façon surprenante avec le style parlé et le témoignage.

Domaine d'expertise, prise de parole éphémère, mais continue... genre mineur que la littérature sportive, orale ou écrite mais qui pose bien l'ambiguïté d'une culture populaire à la fois consommée et produite, imposée et subvertie.

Post-scriptum à l'intention des anthropologues désœuvrés depuis que les sauvages se font rares: le discours sur le sport n'est-il pas un rituel de prise de contact dans notre société? Dans une salle d'attente, dans un taxi, dans un party de famille, comment engager une conversation, comment la relancer quand elle s'enlise? Mais par le sport! Depuis 20 ans, seuls Octobre 70 et le référendum ont volé au sport le droit à nos conversations. ■



der» de William Harrison parue dans *Esquire* en 1973. Bilal s'en était expliqué dans nos pages (*NB*, n° 16, p. 73). Pour les lecteurs québécois, une chose est bien plus frappante: en donnant au protagoniste Aristide Nikopoulos les traits du comédien allemand Bruno Ganz, Bilal lui dessinait une tête qui ressemble fort à celle d'un dénommé Guy Lafleur dont on a parfois souligné la qualité du jeu dans la presse sportive. Jean-Pierre Girerd a eu moins d'inspiration que Bilal en publiant à La Presse une bédé affligeante, *On a volé la coupe Stanley*.

L'écrivain canadien Hugh Hood avait en 1972

publié *Puissance au centre: Jean Béliveau* (L'Homme). Erich Segal faisait de son héros un hockeyeur universitaire dans *Love Story* (J'ai lu, n° 412). Ajoutons-leur les noms de Jean-Pierre April («Le fantôme du Forum» dans *Les années lumière*, VLB, 1983), Roch Carrier («Une abominable feuille d'érable sur la glace» dans *Les enfants du bonhomme dans la lune*, Stanké, 1979, traduit la même année par *The Hockey Sweater and Other Stories* chez House of Anansi) et Jacques Poulin (*Le cœur de la baleine bleue*, Jour) pour de scènes d'une époque où à Québec on était fana des As. ●